

*faim* cause ici un nombre considérable de décès ; incrédule d'abord, il se transporte d'Oxford à Skibbereen pour juger des faits par lui-même. Il entre dans une chambre contenant trente individus, tous morts ou mourants. Il voit des hommes entasser les cadavres dans des charrettes avec une indécente précipitation. Cela lui suffit ; il ne songe pas à s'enquérir si la maladie ne pourrait pas, par hasard, s'être développée dans ce lieu, sous l'influence d'une autre cause que la disette ; il ne remarque pas que Skibbereen, ville bien située, placée dans d'excellentes conditions, et relativement riche, est devenue un centre de secours, un foyer de la charité anglaise, et qu'en conséquence elle a été soudainement envahie par tous les pauvres des cantons environnants, qui viennent chercher dans les cloaques de ses rues un abri nocturne. Il n'accorde aucune attention aux rapports sanitaires, ni même à l'ancienne et vulgaire histoire du cachot de Calcutta. Il ne réfléchit pas que propager un pareil système de bienfaisance, c'est creuser plus profondément encore l'abîme de misère qu'il a ouvert. Il ne demande pas qu'on modifie les procédés de secours, il demande seulement qu'on fasse davantage, et, frappé de terreur par ce qu'il a vu, il se hâte de retourner en Angleterre, où il contribuera, malgré lui, à augmenter encore l'horreur de cette désastreuse situation ! »

On commet une autre faute. Lorsque les pauvres étaient admis dans les maisons d'asile, ils passaient soudainement d'un régime insuffisant et malsain à l'usage d'une nourriture saine et abondante. Or, tout changement de ce genre, même lorsqu'il s'agit d'une amélioration, est dangereux, et augmente la susceptibilité morbide. A Cork, durant l'épidémie, on fut obligé de former un campement pour les troupes, parce que les recrues qui arrivaient à moitié affamées, souffraient beaucoup du changement de régime et tombaient malades. Il y a quelques années par suite de causes semblables, un des meilleurs régiments de Suède, composé de Dalécarliens, perdit près de la moitié de ses hommes. Ces soldats avaient dû quitter leur pays pour se rendre dans la capitale : au pain noir et aux pois qui formaient leur alimentation habituelle, succéda la nourriture plus substantielle de Stockholm, et ce changement altéra tellement leur santé, que, pour sauver les survivants, on dut les remettre à leur régime ordinaire.

Toutes les considérations qui précèdent sont autant de preuves du caractère contagieux du typhus ; mais son développement rapide à Liverpool et à Glasgow, les deux villes de la Grande-Bretagne qui ont avec l'Irlande les communications les plus immédiates, son extension

à l'Amérique anglaise et à New-York par l'intermédiaire des émigrants, ne peuvent laisser aucun doute sur cette question.

Au commencement du mois de mai 1847, lord Brougham présenta à la Chambre des Lords une adresse des habitants de Liverpool, portant que 103000 Irlandais étaient arrivés dans la ville durant les six derniers mois ; peu de temps après, le typhus d'Irlande éclatait dans cette cité avec toute sa violence, et y faisait un nombre considérable de victimes. Si nous consultons le registre général des décès pour l'Angleterre, nous verrons qu'il y eut à Liverpool, district de Saint-Martin, pendant le deuxième trimestre de 1847, 661 décès, c'est-à-dire 200 de plus que dans la période correspondante de l'année précédente ; le typhus et la diarrhée furent les affections dominantes. Dans le district de Great Stewart-street, il y eut 1080 morts : ce grand accroissement de la mortalité doit être attribué, dit le rapport, à la fièvre d'Irlande qui décime les pauvres. Dans le quartier de Dale-street « 809 décès, c'est-à-dire 320 de plus que dans le trimestre précédent (1). Cette différence est due tout entière aux ravages de la fièvre parmi les Irlandais de la basse classe ; 280 succombèrent au typhus et 40 à la variole. » Dans le quartier de Saint-Thomas, « le chiffre des morts a notablement dépassé la moyenne ordinaire, et cela par suite des progrès alarmants de la fièvre ». Dans le district de Mount-Pleasant, « 1007 décès (ce qui constitue avec le précédent trimestre une différence de 499), provenant uniquement de l'affluence des Irlandais pauvres dans la ville de Liverpool ». Dans le district d'Islington, il y eut 466 morts, 193 de plus que dans la période parallèle de 1846 ; dans l'arrondissement de Saint-George, « le nombre des décès (188) dépassa celui de toute autre époque, et présenta un excès de 88 sur le trimestre correspondant de 1846. »

Dans le compte rendu du troisième trimestre de 1847, le rapporteur consigne les remarques suivantes : « Une des villes les plus malsaines du royaume, Liverpool, a été, pendant une année, l'hôpital et le tombeau de l'Irlande. Les nombres des décès pour les quatre trimestres de 1846 ont été 1934, 2098, 2946 et 2735 ; pour les trois premiers trimestres de 1847, les chiffres sont 3068, 4809 et 5669 ! Ajoutons à ces résultats le chiffre de 3735 qui appartient aux derniers trois mois de l'année, et nous avons une mortalité totale de 17271. La popu-

(1) Le texte porte 230, mais c'est évidemment une faute typographique, puisque nous lisons un peu plus loin que 280 malades succombèrent au typhus, et 40 à la variole.

(Note du TRAD.)

lation de Liverpool était, au dernier recensement, de 223054 habitants. Il est impossible de décrire plus éloquemment que ne le font ces courtes notes du rapport le spectacle pitoyable que présentait cette grande cité avec ses lazarets flottants sur la Mersey, ses maisons d'asile regorgeant de pauvres affamés, ses trois hangars préparés pour 300 personnes, et constamment pleins de malades ; et le fléau commençait à ravager les classes élevées. »

De Liverpool, le typhus ne tarda pas à envahir toutes les grandes cités de l'Angleterre, frappant de ses coups les plus meurtriers les villes manufacturières, encombrées de population : Manchester, par exemple, Leeds, Birmingham, Sheffield et Londres.

A Glasgow, la maladie fut directement importée d'Irlande, et la mortalité y fut si considérable, qu'elle dépassa de beaucoup celle qu'on avait observée pendant l'année du choléra. Les tables nécrologiques donnent, pour 1847, 18886 décès, 7250 de plus qu'en 1846. Il a été démontré que ce triste résultat fut dû à l'immigration des pauvres irlandais, dont la maladie se propagea rapidement à toute la ville.

On a calculé que, pendant l'année 1847, le nombre des émigrants pour l'Amérique a dépassé de plus du double celui de l'année précédente : aussi ne serait-il pas suffisamment exact de dire que les passagers encombraient les navires, ils y étaient littéralement entassés. A peine un seul vaisseau resta-t-il indemne du typhus durant la traversée, et la mortalité, comme on pouvait s'y attendre, fut beaucoup plus grande que sur terre. Il résulte, de documents authentiques que j'ai sous les yeux, que 74539 Irlandais émigrèrent en 1847 pour l'Amérique anglaise septentrionale, et je vous donne l'estimation la plus basse : sur ce total, 5293 sont morts pendant le voyage ; 8563 furent admis à l'hôpital des quarantaines à Grosse-Island, et, d'après le rapport, 3452 succombèrent, ce qui fait une moyenne de 40 pour 100. Parmi ceux qui entrèrent à Québec, dans les hôpitaux de la marine et des émigrants, ou qui logèrent dans cette ville jusqu'au 9 octobre, il y eut encore 1041 décès, ce qui donne un total de 9786 morts jusqu'au moment où les survivants partirent pour Montréal : c'est donc une moyenne générale de plus de 12 p. 100. D'après les rapports particuliers de chaque navire, je suis parfaitement certain que ces chiffres ne sont entachés d'aucune exagération. Le *Ceylan* avait 275 passagers ; à l'arrivée à destination, 30 étaient morts, 115 étaient atteints du typhus. Le *Loosthank*, qui portait 349 voyageurs, eut 117 morts ; 20 personnes seulement furent respectées par la fièvre. Trois vaisseaux perdirent

ensemble 275 individus. Le rapport des commissaires de la salubrité à New-York nous apprend que les vaisseaux en provenance de l'Europe avaient eu en mer 957 décès, et que les trois quarts des malades (Irlandais pour la plupart) admis dans les hôpitaux des quarantaines provenaient de navires anglais.

Ces faits parlent d'eux-mêmes, et démontrent avec une triste éloquence les causes du typhus irlandais, et le caractère contagieux de la maladie (1). En résumé, l'étude attentive de la dernière épidémie et de celles qui l'ont précédée m'a amené aux conclusions suivantes :

I. — Le typhus peut se développer épidémiquement en Irlande, en l'absence de toute disette : l'histoire de beaucoup d'épidémies est là pour le prouver. Pour les détails de la question, je renvoie au commentaire de M. Wilde sur le recensement du gouvernement en 1841 ; ce commentaire a été publié dans le rapport des commissaires.

II. — La famine peut coïncider avec l'épidémie.

(1) Dans le nombre considérable d'auteurs qui ont traité du typhus, il en est fort peu qui nient le caractère contagieux de la maladie, et en vérité ce caractère ressort avec évidence de toutes les relations d'épidémies. Tous les auteurs que j'ai cités, bien d'autres encore que je pourrais nommer, ont admis la toute-puissance du contagium typhique. Il ne saurait donc y avoir de doute à cet égard. Mais si l'on étudie attentivement les faits rapportés par Graves, si l'on tient compte, en outre, de la diffusion rapidement généralisée de la maladie, je crois qu'on sera porté à admettre que le typhus est aussi infectieux que contagieux. C'est d'abord la contagion et la contagion seule, qui propage l'épidémie ; mais lorsque le nombre des malades est devenu plus considérable sur le même point, l'atmosphère ne tarde pas à être empoisonnée par les effluves qu'ils dégagent ; à partir de ce moment, l'infection vient prêter à la contagion son redoutable concours, et la propagation de la maladie acquiert une épouvantable rapidité. Le typhus est donc, à ce point de vue, une maladie contagio-infectieuse : il semble même que c'est l'élément infectieux qui fait toute la différence, au point de vue de la génération, entre le typhus épidémique et le typhus endémique. Dans ce dernier cas, cet élément tout-puissant manque, et la fièvre limite ses coups à quelques victimes qu'elle frappe çà et là de rares intervalles ; c'est alors aussi qu'en prenant toutes les mesures nécessaires pour empêcher les effets de la contagion, on réussit souvent à éteindre la maladie sur place. Je n'ai pas besoin d'ajouter, je pense, que je réserve la question de prédisposition individuelle ; ici, comme partout, cette question domine toutes les autres.

Tout en reconnaissant l'influence de la contagion, Graves ne nous dit rien du mode par lequel elle s'opère. Si nous cherchons quelques renseignements à ce sujet dans les auteurs, nous verrons que la propagation de la maladie peut avoir lieu et par la contagion vive, et par la contagion morte. Les agents de la première sont, au dire d'Hildenbrand (*loc. cit.*), le pus, la pituite et la lymphe. Joseph Frank (*loc. cit.*, trad. française de Bayle, I, p. 418) accuse avant tout la sueur et la transpiration insensible, s'écartant en cela d'Omodei, qui assure que les liquides de l'excrétion cutanée,

III. — Comme les épidémies se succèdent à d'assez courts intervalles et que la disette est malheureusement trop fréquente, il s'ensuit qu'une tendance épidémique du typhus peut exister en même temps que celle-ci.

IV. — Comme il n'y avait pas eu d'épidémie depuis plusieurs années, les chances de coïncidence étaient encore plus grandes en 1847.

V. — La propriété contagieuse du typhus d'Irlande a été amplement démontrée par la dernière épidémie. En revenant de leurs tournées, les avocats et les avoués apportaient avec eux la maladie dans les villes. Il y eut un moment où je soignais ici à Dublin cinq d'entre eux : tous les cinq étaient de Galway; et M. Raynal m'a fait savoir que, dans les dépôts des prisons, tous les cas de fièvre provenaient de la campagne.

VI. — Si les familles qui rentrent à Dublin, après avoir séjourné à la campagne, sont rarement atteintes, cela prouve que les causes qui

en s'évaporant, doivent perdre leurs propriétés nuisibles (*soltanto col volatilizzarsi egli vede perdere la virtù infettante*) (*loc. cit.*, p. 482). Mais c'est trop m'arrêter sur une question de détail, d'autant plus inutile qu'on ne peut vraiment pas admettre que la contagion soit localisée dans telle ou telle partie de l'organisme à l'exclusion des autres. J'ai encore ici pour moi l'autorité du médecin italien, qui déclare que toutes les parties solides et liquides sont plus ou moins imprégnées de molécules contagieuses (*più o meno impregnate di molecole contagiose*) (Omodei, *loc. cit.*, p. 480). — Quant à la contagion morte, elle peut avoir lieu par l'atmosphère propre à chaque malade, par les vêtements, par les lits, les tentes, etc. Frank et quelques autres admettent, en outre, que les cadavres peuvent devenir une cause de contagion; mais Lind (*Two papers on fevers and infection*, London, 1763) et Hildenbrand ne partagent pas cette manière de voir.

Le principe contagieux du typhus manifeste ses effets tantôt sur-le-champ, tantôt plus tard : on dit alors que la contagion est latente. Je ne connais pas d'exemple de contagion instantanée plus démonstratif que celui qui a été rapporté par Frank (*loc. cit.*, p. 416) : « Dans une épidémie du bourg de Gernsbach, duché de Bade, en 1769, mon père quitta la maison, plein de santé, pour visiter ses malades; mais pendant qu'il prodiguait les soins de son ministère, il fut saisi tout à coup d'une telle prostration, qu'il eut à peine la force de regagner l'endroit d'où il était parti; la face s'altéra subitement. Mon frère, qui paraissait bien portant, était entré à la clinique de Vienne; tandis qu'il était auprès du lit d'un malade affecté de typhus, il se sentit tout à coup indisposé. « *Ho ricevuto la pistola* », dit-il aussitôt. Et, en effet, les forces lui manquèrent pour retourner chez lui, et, à peine ramené dans une voiture, il fut atteint du typhus, dont il mourut. »

Voyez pour plus de détails sur la contagion latente : Haygarth, *Letters to the physicians of fever hospital in Dublin*, printed by the Society for bettering the condition of poor in Ireland, 1815. (Note du Trad.)

agissent avec efficacité hors de la ville sont précisément celles que j'ai signalées : l'entassement, le défaut du renouvellement de l'air, la malpropreté, etc.

Pendant que ces feuilles étaient sous presse, nous avons eu une nouvelle preuve de l'influence toute-puissante de ces causes. Au commencement de cette année, la prison de Galway était encombrée de prisonniers; leur nombre dépassait de près du double la proportion compatible avec la conservation de la santé. Aussi le typhus s'est développé rapidement chez ces malheureux, enfermés dans un espace trop étroit; puis, sortant de cet établissement comme d'un foyer d'irradiation, il s'est propagé dans toute la ville. Un tel fait n'a pas besoin de commentaires.